

Ciné-Bulles

Kirikou ou l'innocence récompensée / *Kirikou et la sorcière*

Yves Schaëffner

Volume 18, numéro 4, été 2000

URI : id.erudit.org/iderudit/33595ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

ISSN 0820-8921 (imprimé)
1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Schaëffner, Y. (2000). Kirikou ou l'innocence récompensée / *Kirikou et la sorcière*. *Ciné-Bulles*, 18(4), 28–29.

Tous droits réservés © Association des cinémas
parallèles du Québec, 2000

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

Kirikou ou l'innocence récompensée

PAR YVES SCHAEFFNER

Kirikou a la taille d'un personnage de film pour enfants. Il est minuscule. Le petit ventre bombé, le sourire large, il est l'archétype du bébé africain. Le temps d'un printemps, il a presque remplacé le Roi Lion dans le cœur du jeune public. Sauf que **Kirikou et la sorcière** n'est pas qu'un film jeune public. C'est surtout l'un des plus beaux longs métrages d'animation que l'on ait vu au cours des dernières années.

S'il était né du côté d'Athènes plutôt que d'Abidjan, Kirikou aurait pu devenir un personnage mythologique. La légende dirait que, trop pressé de venir au monde, il s'enfanta lui-même, sans l'aide de sa mère. Qu'il s'est même chargé de couper son cordon ombilical avant d'aller sauver son oncle d'une mort certaine aux mains de la «méchante» sorcière Karaba. La légende dirait vrai. Du moins, elle suivrait pas à pas la présentation que fait Michel Ocelot de son jeune héros. Personnage plus grand que nature dans un corps trop petit,

Kirikou voit le jour dans un village décimé. Rançonnés par une sorcière qui semble les priver d'eau, les villageois vivent sous le règne de la terreur. La plupart des hommes ont disparu, victimes de leurs combats contre Karaba. Sans eau ni homme, les habitants de ce petit village africain paraissent prisonniers du temps. Fatalistes, ils subissent. Or, le jeune Kirikou vient bouleverser le rapport de force. Dès sa première rencontre avec la sorcière, il berne cette dernière. Rapidement, il finira par attiser la colère de Karaba en empêchant qu'elle n'enlève les autres enfants du village. Intelligent, mais surtout imperméable aux superstitions, il refuse de se plier devant les soi-disant pouvoirs magiques de la sorcière.

Dans une succession d'épreuves qui s'apparentent à une course à obstacles, Kirikou parviendra même à redonner l'eau aux villageois. Au lieu de tenir pour acquis le sort qu'aurait jeté la sorcière en tarissant la source du village, le jeune intrépide découvrira que l'eau n'était en fait que «dérobée» par un animal trop assoiffé. Rapidement, les exploits de Kirikou se révèlent dans toutes leurs dimensions. Plus qu'un simple combat entre l'innocent et la sorcière, c'est d'une opposition entre superstition et raison qu'il s'agit. Kirikou qui souhaite découvrir «pourquoi la sorcière Karaba est méchante» se verra expliquer par sa mère que seul le sage de l'autre côté de la montagne connaît les raisons. «Le sage, dira-t-elle, montre les choses telles quelles sont.» En d'autres termes, ses conseils pourraient sauver le village, car il se fie aux faits plutôt qu'aux obscures croyances que professe le marabout du village. Le problème, c'est que la sorcière protège son pouvoir en empêchant l'accès à la montagne où se terre le sage.

Entêté, Kirikou ne se laisse pas désarmer pour autant. Creusant un tunnel, il parvient à rejoindre le sage — qui n'est autre que son grand-père — et apprend de ce dernier que la sorcière «est désarmée devant l'innocence et l'intelligence toutes nues». Quant à la méchanceté, elle s'explique aisément: la sorcière s'est vu planter une épine dans la colonne vertébrale



Kirikou et la sorcière

Kirikou et la sorcière

qui ne cesse de la faire souffrir. Comme dans les meilleurs «happy end», Kirikou parvient ensuite à retirer l'épine du dos de la sorcière. Et, recevant un baiser de cette dernière, le bambin au corps étriqué grandit immédiatement pour devenir un beau jeune homme.

Résumée de la sorte, la conclusion du film d'Ocelot pourrait laisser croire à une fin quasi disneyenne. Or, il n'en est rien. Au contraire, les villageois se méfieront du jeune homme et de la sorcière pacifiée. Un sentiment de vengeance les animera. Comme l'avait relevé la mère de Kirikou, l'humain est méchant «comme la pluie qui mouille ou le feu qui brûle». Et c'est là tout le génie d'Ocelot avec cette histoire aux multiples péripéties qui fascinent les tout-petits, sans jamais verser dans le manichéisme moraliste. Cet amoureux de l'Afrique qui a grandi en Guinée a pris soin d'intégrer la complexité des contes africains en les adaptant au cinéma. On le voit, ici, le bien ne terrasse pas le mal, il l'amadoué tout au plus. Et encore, la lutte n'oppose pas des personnages bons en soi à d'autres méchants de nature. C'est bien plutôt un combat contre l'ignorance et les superstitions qui maintiennent le pouvoir en place.

À travers ce petit conte, Ocelot professe son malaise devant une Afrique toujours prisonnière d'une élite qui utilise mal son pouvoir et qui maintient les gens dans l'ignorance. Karaba qui rançonne l'or des villageois ne fait rien d'autre qu'imiter certains dirigeants qui pillent les ressources pour leurs profits tout en laissant croupir dans l'indigence la majeure partie de la population. Les abus de pouvoir sont protégés par les «bobards» culturels que sont les superstitions. Fraîchement débarqué en ce bas monde, Kirikou ne connaît ni mythes ni mises en garde de racontars pour empeser son jugement. Il ne connaît que la logique, qui n'arrive certes pas aux mêmes conclusions. C'est pourquoi l'impuissance de ses pairs lui semblera tout aussi absurde que la méchanceté de la sorcière. Le plus surprenant reste malgré tout de constater à quel point Ocelot est parvenu à intégrer toute cette dimension politique sans annihiler le caractère ludique de ce film d'animation.

Prompts à se réjouir, les habitants fêtent à plusieurs reprises le jeune Kirikou au son d'une chanson de Youssou N'Dour. En effet, comme Disney ou Dreamworks, Ocelot s'offre les services d'une musique originale pour le film. À la différence près qu'ici, au lieu de la voix d'un

Elton John, Ocelot a fait appel à un chanteur et à des rythmes résolument plus proches de l'esprit africain. De la même manière, le réalisateur a refusé de céder à un potentiel acheteur anglo-saxon du film qui souhaitait voir disparaître les poitrines dénudées des femmes. «Pour ne pas ridiculiser l'Afrique», expliqua-t-il en entrevue à un hebdomadaire français.

Intègre, le réalisateur l'aura été tout au long de la difficile production de son film. Non seulement il a refusé les compromis sur la nudité — spécialement celle de Kirikou alors que l'Europe vivait en plein délire anti-pédophile —, mais encore il a choisi de faire entendre l'accent africain. Ainsi, contrairement à de nombreuses animations occidentales qui aplanissent le ton et liment les accents, Ocelot a été intransigent sur ce plan. En somme, vous l'aurez compris, Ocelot n'est pas un fervent adepte de la «politically correctness». Même les animaux jouent leur rôle dans le film. Agressifs, en rut, puants, les oiseaux comme les putois sont tels qu'ils sont dans la nature. Même amadoués par le jeune Kirikou, ils restent des animaux sauvages.

Le refus de la «disneyfication» du monde n'est pas que perceptible dans le propos, il se ressent aussi dans la forme. Loin des techniques et des corps interchangeables des **Mulan**, **Aladin** et autres **Petite Sirène**, **Kirikou et la sorcière** se distingue par un jeu chatoyant des couleurs. Aux arrière-plans dessinés avec minutie, Ocelot préfère les décors souvent minimaux. Les personnages, loin de tendre vers une tridimensionnalité factice, se découpent plutôt de l'arrière-plan par le contraste des couleurs. En aucun cas, l'auteur n'aspire à imiter parfaitement la réalité. C'est par l'atmosphère, le jeu des couleurs et les expressions des visages, qu'il donne de la profondeur à ces personnages. Si bien que d'un point de vue esthétique, **Kirikou et la sorcière** rappelle parfois **la Planète sauvage** de René Laloux.

Risqué, le pari d'Ocelot a fini par être payant. En France, **Kirikou et la sorcière** est parvenu à faire 1,3 million d'entrées, et ce, sans campagne publicitaire. Si bien que cette réussite a permis à Ocelot de ressortir en salle des petits contes qu'il avait réalisés précédemment. Quant à son prochain projet de film, qui traite de la civilisation arabe à son apogée, il est fort attendu. Ce n'est, en effet, pas tous les jours que l'on découvre un auteur capable de réconcilier les univers adulte et enfant avec autant de virtuosité. ■



Kirikou et la sorcière

Kirikou et la sorcière

35 mm / coul. / 74 min /
1998 / fict. / Luxembourg-
Belgique-France

Réal. et scén.: Michel Ocelot
Mus.: Youssou N'Dour
Mont.: Dominique Lefèvre
Int.: (voix) Antoinette
Kellermann, Fezele Mpeka,
Kombisile Sangweni,
Theo Sebeko